

## La transmission narrative

Un récit est le produit de la capacité à organiser le langage de façon complexe ; il est le résultat délibéré d'une activité laborieuse omniprésente dans la trame anonyme de la vie quotidienne. Cependant, il constitue aussi une réflexion soignée, la quête et la construction d'un ordre. W. Benjamin a écrit "l'homme qui voyage a beaucoup à raconter, comme dit l'adage, et conçoit le narrateur comme quelqu'un qui revient de loin. Néanmoins, c'est avec un plaisir évident qu'on écoute quelqu'un qui, vivant honnêtement, est resté dans son pays d'origine et connaît ses histoires et ses traditions" (W. Benjamin, 1966). L'aptitude à raconter est une constante humaine aussi bien lors des événements d'une vie "extraordinaire" que dans les événements évidents, considérés chaque jour comme allant de soi.

Selon E. M. Forster, l'art du récit remonte à "l'ère néolithique, peut-être même paléolithique. L'homme néandertalien, à en juger par la forme de son crâne, écoutait déjà des histoires", et il ajoute que "l'audience primitive était constituée d'auditeurs aux têtes échevelées, réunis les yeux écarquillés autour d'un feu, épuisés par la lutte contre les mammoths ou les rhinocéros et qui n'étaient tenus en éveil que par le suspense" (E. M. Forster, 1990).

Cette deuxième idée nous rappelle que la narration est une activité transitive, dans les deux sens. Premièrement, on raconte quelque chose à quelqu'un et cela vise à distraire. Ensuite, la fonction plus élevée du récit doit cependant être ramenée à son aspect pragmatique : il est essentiel de transmettre à l'audience la connaissance de certains événements afin d'élargir les possibilités d'action des auditeurs. Le récit est donc un outil lié au besoin de s'adapter à son environnement et de rendre l'action plus efficace et mieux coordonnée.

Dans les sociétés primitives, le récit avait des fonctions sacrées, il était élaboré comme les rites au centre de la vie religieuse. Avec l'avènement de sociétés de formes plus complexes, les récits se sont développés dans d'autres domaines de la vie. Ceux-ci incluaient les histoires en rapport avec la transmission de métiers, de moralité, de droits et de justice. Dans tous ces cas, la mémoire est apparue par le biais de la répétition. Dans des cultures sans support intermédiaires, c'est à dire l'écriture, il fallait faire confiance au souvenir de ces récits, non seulement pour leur transmission quotidienne mais aussi pour leurs fonctions plus ritualisées. Donc, les histoires étaient basées sur la répétition, utilisant le rythme et des règles établies. Les récits étaient plus un assemblage d'épisodes qu'une intrigue se développant dans le temps. Ces caractéristiques persistent dans la forme narrative utilisée habituellement aujourd'hui. Le narrateur n'est pas toujours capable de se rappeler les intrigues surdéveloppées. Dans ce type de narration, le corps et la voix s'intègrent à l'histoire et la gestuelle est un genre de performance. Le narrateur oral doit connaître les lois qui gouvernent la résistance de l'audience et avoir une certaine aptitude pour séduire ses auditeurs (P. Jeddowski, 2000).

L'avènement de l'écriture a profondément changé les méthodes de communication, et a donc aussi modifié la narration. Le récit oral est lié à la situation dans laquelle il a lieu ; il est adressé uniquement à l'audience et peut subir des interruptions, des blancs, des désaveux. Le récit écrit est libéré du contexte de transmission et d'une situation de transmission trop rigide. De plus, l'audience est indéfinie, le récit est programmé et peut être relu ; il ne peut compter ni sur l'aide de la voix ou des gestes, ni sur les réactions immédiates du receveur. Les récits écrits perdurent longtemps après le moment de leur conception. L'écriture sépare le narrateur du receveur, en effet, nous avons tendance à considérer le récit écrit comme étant indépendant de la relation entre le narrateur et le receveur. Il peut être perçu comme l'objet d'un récit ajourné ou, plus précisément comme l'objet d'un récit servant d'intermédiaire, à savoir entre le narrateur et le receveur, le texte s'interposant comme médium. Néanmoins, l'utilisation d'un texte narratif nécessite aussi l'implication active du receveur ; son sens n'est compris que grâce à l'interprétation du receveur. En effet, d'après sa propre expérience et sa connaissance antérieure, le receveur insère le texte dans le cadre de ses attentes, il lui attribue des traits qui lui sont propres et il sélectionne les éléments les plus pertinents. Ainsi, un processus de négociation est activé, qui ne s'épuise pas dans l'acte de transmission immédiat, mais qui se prolonge dans l'expérience du receveur, par des réflexions s'entrecroisant avec des expériences de vie.

Jusqu'ici, les récits ont été analysés en fonction de leurs caractéristiques écrites. Mais il existe une fonction bien plus importante, celle de médiation *symbolique*. Selon la définition de Crespi, la médiation symbolique est formée "par le travail constant de la culture qui transforme l'univers naturel en univers de sens" ( F. Crespi , 1996). Il est vrai que la fonction pragmatique et la fonction distrayante des récits sont évidentes, mais le rôle principal du récit est de permettre la classification et l'interprétation de nos vies. Au niveau social, c'est le développement d'une pseudo intégration, au sens de partager entre les membres d'une société, des modèles de connaissances générales, c'est à dire, des types de caractères, de raisons et d'actions, de formes de sentiments, de modèles d'intrigues et de situations (voir J. Bruner, sur M. Ammaniti, D.N. Stern, 1991). Ces différentes interprétations sont importantes car elles aident le receveur, en se conformant à certaines bases de connaissances, notamment la connaissance sémantique et conceptuelle, la connaissance du monde<sup>4</sup>, c'est à dire, la connaissance de comment est le monde ; la connaissance catégorique, c'est à dire, comment le monde est organisé dans la tête du receveur ; et la connaissance sociale, qui représente la compréhension des attitudes des gens vis à vis du monde du discours.

Les histoires que nous écoutons constituent un exercice d'exploration et une tentative de régir le monde. Les mondes narrés sont des simulations qui constituent une exploration imaginaire. Pour ceux qui écoutent ou qui lisent, ceci leur permet de s'identifier aux personnages et de ressentir les émotions qui sont associés à l'événement, de les comprendre, sans être directement

---

<sup>4</sup> La connaissance du monde se lie étroitement au concept de l'ontologie, comme cela a été développé lors du projet PRAISE.

impliqués. Ce qui est considéré pendant cette exploration peut s'avérer tellement important qu'il peut s'avérer nécessaire de réorienter les convictions et de renégocier les arrangements, ou le receveur, avec le monde extérieur.

Les motivations du narrateur sont multiples, la première étant que le receveur reconnaisse sa propre existence ; la difficulté à l'obtenir peut être modelée comme un espace. En effet, à travers le récit on peut partager son environnement, ressentir sa propre voix, reconnaître son existence et sa sensibilité. Le narrateur prête certaines actions à quelqu'un, c'est-à-dire qu'il veut que l'interlocuteur accepte le récit afin d'obtenir la version de la réalité qu'il propose, ou qu'il interprète. Un récit n'est pas un simple assemblage de phrases déconnectées, mais plutôt une construction qui ordonne son matériau, sélectionnant ce qui est signifiant, établissant des rapports entre des événements singuliers, entre l'action et le personnage, entre le personnage et le cas. (P. Jeddowski , 2000). Chaque récit a une intrigue, grâce à laquelle les événements prennent sens selon la forme que la narration leur donne pour le receveur. En ce sens, nous pouvons affirmer que la narration est une opération cognitive.

La transmission de récits est évidemment une forme de communication, et les récits peuvent être inclus dans la théorie linguistique et l'analyse du discours car, par leurs aspects fonctionnels ils peuvent être d'une plus grande utilité lorsqu'on cherche un résultat concret. Une des premières théories fonctionnelles dans le domaine de la communication a été proposé par un psychologue allemand, Karl Bühler (1934). Bühler a créé trois catégories fonctionnelles principales avec lesquelles le langage peut être caractérisé: *émotif*, *cognitif*, et *référentiel*. Celles-ci correspondent à la première, la deuxième et la troisième personne à qui on s'adresse ; quelqu'un ou quelque chose à qui ou auquel on se réfère<sup>5</sup>. Plus tard, M. A. K. Halliday, peut-être l'un des plus grands linguistes fonctionnels contemporains, a reformulé les trois fonctions de Bühler en utilisations interactives du langage: – le type émotif et cognitif de Bühler, et les utilisations informatives, le type référentiel de Bühler. Halliday a proposé que le langage soit classé en deux fonctions principales : interpersonnelle ou performante, et comme moyen de représentation symbolique. En d'autres termes, cela veut dire que l'utilisation du langage est d'abord localisée et performative, et, par la suite, se transforme en représentation decontextualisée (Halliday, 1973; 1974; 1976). Comme on l'a vu dans le développement pédagogique du projet PRAISE, c'est cet aspect qui est très intéressant dans la théorie du récit. Les récits sont d'abord interprétés dans leur contexte, ils sont ensuite transposés afin de pouvoir les appliquer à une gamme plus étendue de situations, non recherchées par le narrateur.

En conclusion, chaque histoire peut être racontée avec différents types de langage, oral ou écrit, ou sous forme de symboles abstraits incluant des images, des gestes, des mimes, etc. Ces récits peuvent concerner des

---

<sup>5</sup> Dans notre implémentation narrative, nous pouvons les considérer respectivement comme le narrateur, le receveur et le sujet du récit.

situations et des personnages réels ou imaginaires ; seul le temps devient une constante. S. Chatman a écrit que la structure élémentaire de la narration est exprimée par la formule  $xRy$  où  $x$  et  $y$  sont les événements et  $R$  est la relation temporaire entre eux (Chatman, 1978). La présence du temps est donc la caractéristique fondamentale de tous les récits, aussi bien oraux qu'écrits. Le temps dont on parle est celui dans lequel les événements ont lieu, c'est à dire, l'idée de transformation d'une situation en une autre. Cependant, dans le récit ce n'est pas seulement le temps qui représente le mouvement, mais aussi d'autres formes d'action, les personnages bougent, par exemple, des événements arrivent, la situation change.